

Pierre RABHI : conclusion de la 1^{ère} journée. Transcription de l'enregistrement de l'intervention

Merci pour cette rencontre et ces débats très éclairants concernant le genre humain !

Je ne prétends pas ici à une synthèse...

Il y a des éléments auxquels je souscris pleinement, même s'il faudrait nuancer... On a beaucoup parlé de développement. Je m'excuse, le développement, c'est le problème, pas la solution ! Je suis Africain du sud de l'Algérie, devenu « double culture » vers 5 ans, très rapidement immergé dans les 2 mondes... Mon itinéraire m'a amené du Sahara aux Cévennes, où je vis depuis plus de 40 ans sur une ferme agro-écologique. Je suis devenu écologiste par l'agriculture. En constatant les méfaits de l'agriculture, j'ai été obligé de prendre une position : peut-on impunément créer une divergence entre l'histoire de l'humanité et celle de la nature ? La nature étant le fondement de la vie et de la pérennité, la gestion agricole utilisant des apports chimiques n'est elle pas contradictoire avec la nécessité de maintenir vivante cette nature qui nous nourrit et de la transmettre vivante aux générations futures ? Peut-on concilier les deux : la nécessité légitime de survivre et la nécessité légitime d'entretenir le patrimoine, propriété du genre humain ? A partir de ces questions fondamentales, j'ai engagé mon existence et ma famille, partant sur une terre aride, à l'instar de Songhai qui est un système intégré où tous les éléments constitutifs sont interactifs et limitent la déperdition, l'entropie. Comment gérer un système de façon que l'interaction entre tous ses éléments génère un plus et une optimisation toujours plus élevée ? Ce système existait naturellement, autrefois. Une ferme française était constitutive de cela, avec, bien sûr, des limites : il y avait la production animale, la production végétale, les abeilles, les êtres humains, les produits naturels, les déchets recyclés... Ce système avait sa cohérence et sa cohésion. Mais l'agriculture, en Europe, a ensuite perdu son dynamisme en éclatant en spécialisations : arboriculteurs, maraîchers, éleveurs... Il est difficile de comprendre la problématique N/S si on ne fait pas une rétrospective des racines qui ont amené à ce paradigme concernant la presque totalité de l'espèce humaine, de notre biosphère et de notre planète.

Nous, Africains, avons été sommés de nous mettre à jour d'une logique dont nous n'avons pas été les auteurs. Très rapidement, nous avons dû nous adapter à une culture qui avait pris ses racines dans un phylum remontant au-delà des Grecs, un phylum qui a évolué comme un mycélium. Après le Moyen Age, on entre dans la Renaissance et la vision se modifie : des bricoleurs géniaux inventent la mécanique, les engrenages, à la disposition de l'énergie métabolique, d'abord : la force humaine, le vent, l'eau... jusqu'à ce qui a été décisif pour la modernité : la thermodynamique, qui a instauré un système inédit, dans un temps extrêmement court. Napoléon, tout puissant qu'il était, ne pouvait pas aller plus vite que Jules César... Les chevaux constituaient la limite. Le cheval-vapeur devient le nouveau paradigme, avec la combustion et le pétrole. Le pétrole nous fait trembler car il peut provoquer un effondrement général de tout le système : on a constitué le système le plus fragile, le plus vulnérable de toute l'histoire de l'humanité. Les communautés humaines vivaient dans leur biotope, dont ils tiraient leurs ressources, en relation avec la source de la vie, la terre, le troupeau, en rapport avec la biodiversité naturelle et la biodiversité culturelle. La nature organise sa propre survie, fournit les matériaux pour construire la maison, pour se nourrir, pour se vêtir, se soigner... A la révolution néolithique, il y a 10 à 12000 ans, la planète était organisée comme un patchwork de cultures associées (agriculture, culture, nature, biodiversité humaine). Les gens vivaient sur leur biotopes, avec des variations en fonction des situations. Il y avait une haute autonomie des communautés humaines à travers leur capacité à générer leurs ressources et leur survie sur leur propre territoire. Avec la civilisation de la combustion et du productivisme, la planète n'est plus perçue comme une oasis hébergeant des communautés humaines, mais comme un gisement de ressources illimitées. On instaure une idéologie du « toujours plus » indéfini. Le « miracle industriel » bénéficie de plusieurs facteurs positifs : l'inventivité, l'innovation, l'épargne paysanne européenne, la force de travail européenne et, facteur décisif, la libre disposition de ressources gigantesques sur l'ensemble de la planète. C'est consécutif à un soulagement de l'Europe de ses surplus de population qui migrent. Les empires coloniaux sont créés et, en même temps, se produit un drainage des ressources de l'ensemble de la planète : on peut alors instaurer un modèle efficace, mais (on s'en apercevra plus tard...) un modèle qui n'est pas transmissible en l'état, car il est fondé sur un système de concentration. Les WWF ont étudié « l'empreinte écologique ». Si toute l'humanité voulait vivre comme un Américain moyen, il faudrait 8 planètes comme la nôtre. Comme un Français, il faudrait 3 ou 4 planètes, etc... Ces études mettent en évidence que nous avons une planète limitée. Donc elle profite à quelques uns (qui possèdent la technologie) et elle pénalise ceux qui ont une autre logique, un autre rythme, un autre mode d'existence. Ce modèle veut se généraliser : Il faut adopter la croissance économique comme fondement de l'idéologie mais tout le monde doit en faire autant. A partir de là, on perçoit la nation comme une nation entreprise qui mobilise tous ses citoyens à produire pour hausser le PNB. On instaure une classification des pays en fonction de ce critère. Si on regarde le G8, le G7, la prospérité de ces

pays est en équilibre avec la consommation énergétique. Les plus prospères consomment le plus d'énergie, alors que l'énergie devrait être considérée comme un patrimoine collectif. Je fais partie des 27% d'individus qui bénéficient de cette prospérité, au détriment de gens qui ne peuvent pas y accéder. Je fais partie des 5% qui peuvent prendre l'avion : je pollue pour les 95 autres %... Ce modèle est à revoir de fond en comble, car il nous entraîne dans une croissance infinie que j'ai combattue.

En 2002, avec un certain succès en 3 mois, je me suis présenté aux présidentielles avec 184 signatures d'élus et des milliers de personnes qui ont adhéré à notre programme. Il faut absolument revoir la croissance économique qui permet à ceux qui ont le meilleur accès aux ressources de le faire librement et avec efficacité en haussant le niveau et en transformant le tout en avoir économique et monétaire. Grand défaut du système : ce qu'on appelle aujourd'hui « économie », ce n'est pas répondre aux besoins de l'humanité, alors que nous sommes capables d'aller dans la lune... Pourquoi ne sommes nous pas capables de faire en sorte que chaque être humain soit nourri, soit vêtu, abrité, soigné, cultivé, etc ? Nous sommes capables de toutes les prouesses, sauf de celle là. Pourquoi ? On a, en fait, organisé une espèce d'anthropophagie culturelle (toujours plus d'un côté, toujours moins de l'autre). On a inclus une économie qui n'est pas une vraie économie : sur les mouvements financiers internationaux, 1500 milliards de dollars, seulement 5 à 6% entrent dans une économie réelle (biens, travail...). Le reste représente la « bulle spéculative. L'indispensable, le nécessaire est étalonné par notre capacité même. Je ne peux pas manger quatre biftecks... Je suis auto-limité par ma nature même et mes besoins sont auto-limités. Ce qui n'est pas auto-limité, c'est le superflu. Le superflu est sans limite. L'économie qui doit répondre à des nécessités fondamentales de survie de tous entre dans le secteur de la productivité, du superflu. Chacun pourrait revendiquer son avion privé, son yacht, etc... Je ne vois pas ce qui pourrait nous l'interdire légitimement, sauf que ce n'est pas possible... Il faut bien décider à un moment d'une limite raisonnable. Cette idéologie a commencé par modifier radicalement la configuration générale de l'organisation humaine. Par les grandes migrations vers les pôles industriels, le renvoi de l'industrie des machines et des engrais pour que peu de producteurs agricoles puissent satisfaire les besoins d'un nombre important de gens concentrés dans les villes. Par l'urbanisation : la ville consomme de la matière vivante, mais ne participe pas à la reproduction de ce qui est à la base de sa propre survie. C'est un tonneau des Danaïdes... On constitue ainsi une espèce de hors sol appliqué à l'humain, un confinement humain qui déséquilibre la répartition de l'alimentation. D'une agriculture « paysanne », on passe à une agriculture « industrielle ». Le paysan cède la place à l'exploitant agricole et à l'industriel de l'agriculture. Les paysages français se transforment d'une façon incroyable avec des espaces immenses pour produire une nourriture abondante. Si abondante que c'est ce qui coûte le moins cher en Europe... : 15% du budget des ménages suffisent à nourrir la population. Mais dans le sud, les pénuries sont de plus en plus larges : des pays ne peuvent pas s'en sortir... Au N, le problème c'est que nous produisons de plus en plus une denrée alimentaire insalubre. Bientôt, au lieu de se souhaiter « bon appétit ! », il faudra se souhaiter « bonne chance ! ». On ne sait pas ce qu'on ingurgite. Ces aliments sont de plus en plus vecteurs de nuisance. Il y a de plus en plus de rapport entre santé publique et nourriture. Dans les pays du sud, par exemple à Gorum Gorum (Centre de formation) au Burkina Faso, suite à mon expérience ardéchoise en zone sèche, j'ai travaillé surtout dans des situations d'aridité, de rocaille, pour améliorer la production. En 1981, j'ai examiné le Burkina Faso, grand comme la moitié de la France, avec 7 à 8 millions d'habitants (95% de paysans). Un ami délégué à la culture à Ouagadougou m'a dit que le budget du Burkina Faso équivalait au budget de l'Opéra de Paris... La situation paysanne avait subi déjà la mondialisation (par le biais des produits exportables). Les méthodes agronomiques faisaient appel à la chimie, liée directement au pétrole (pour faire 1T d'engrais, il faut 3T de pétrole, indexé sur le dollar). Cela créait une dépendance, à chaque fois qu'un paysan avait recours aux engrais. Voilà un transfert qui a été nocif : on a contraint le paysan à suivre un modèle de production non adapté à sa situation, ni financière ni écologique. Cela a entraîné la destruction du milieu (faune, flore, couvert végétal), la sécheresse (années 70) (bande sahélienne) : perte globale et générale du patrimoine nourricier et disparition de la capacité du sol à nourrir la population. L'agro-écologie permet d'intervenir sur le milieu naturel pour le restaurer, le maintenir. On l'a mis à l'épreuve des faits auprès des paysans. Dès la 1^e année, adhésion totale. Cette méthode nous libère des engrais, prospère d'une année sur l'autre, contribue à stabiliser les sols (l'apport organique donne au sol la capacité de résister à l'érosion). On ajoute à cela la gestion des eaux fluviales, la lutte contre l'érosion (diguettes, ...) : toutes ces techniques permettent au paysan de reconquérir sa destinée en s'appuyant sur son patrimoine, son seul élément de libération. Je parle sous l'égide d'une association que j'ai fondée avec des amis pour permettre des programmes nationaux et internationaux. Aujourd'hui, après avoir été combattue, boudée, mal comprise, l'approche agro-écologique commence à devenir une solution généralisable, pas seulement dans les pays du sud, mais aussi dans les pays du nord. Après l'agriculture intensive, la Beauce et la Brie ont moins de

1% d'humus au lieu de 6%. Pollution des eaux, perte de la biodiversité,... : 60% du patrimoine a disparu, comme les paysans, au profit de macro-structures. Ce système qui élimine la petite paysannerie dans le nord est en train de le faire dans le sud. La problématique n'est pas seulement N/S. L'humanité est face à un modèle destructeur au N comme au S. Quand on regarde le PNB d'un pays, il n'y a pas de partage équitable. 1% des Américains détiennent 70 à 75% des ressources. Le ratio et la répartition des ressources à l'intérieur des systèmes dits prospères sont atteints. Imaginez en France : s'il n'y a plus de RMI, que deviennent les retraités ? Si on ne subventionne plus l'agriculture... ? Si Emmaüs ferme ses portes ? On constate qu'on n'a pas de projet de société. On a un perfusionnement permanent sur une réalité qui n'est pas adéquate. L'humanité n'est elle pas subordonnée à un modèle qui est défaillant ? Après avoir touché le maillon le plus faible, cela risque de toucher tout le monde. Crise des banlieues, manifestation des syndicats, des stagiaires, ... De maillon en maillon, au N comme au S, on assiste à l'expression de la défaillance d'un modèle qui n'est pas réparable. On parle beaucoup de développement durable... Mais le développement durable, comment voulez-vous l'appliquer si vous ne renoncez pas aux principes de prélèvement indéfini ?

(...)

C'est aussi parce que nous n'avons pas géré le monde avec humanisme que nous avons recours à l'humanitaire... Disons, il n'y a qu'un humanitaire tolérable, c'est celui du secours d'urgence. Mais l'humanitaire qui prétend corriger les défaillances en apportant des sacs de riz aux affamés, c'est un humanitaire qui ne peut pas être retenu comme une solution. C'est simplement un passage momentané, mais absolument pas une solution.

Alors, je ne sais pas si mon discours est concordant avec ce que vous attendiez, mais, en tout cas, c'est celui qui me touche au plus profond... Je pourrais analyser beaucoup plus... Je voudrais quand même laisser le dialogue et ne pas abuser de la parole... Mais, en conclusion, je pense qu'on cherche beaucoup les crises ici ou là, dans les structures internationales (l'OMC...) , mais tout cela, ça relève de quoi ? Ça relève d'une faillite de l'intelligence. A partir du moment où notre intelligence est incapable de nous inspirer autre chose qu'un modèle compétitif où je ne peux exister qu'en détruisant l'autre et qu'on éduque les enfants dans ce système de la compétitivité, il ne faut pas s'étonner que l'adulte continue à perpétuer cette logique de la compétitivité... Dans le réel global qui nous est offert, qui est offert à notre intelligence, à notre conscience, à notre entendement, pourquoi diable avoir instauré un système duel ? La dualité entre une nation et l'autre, entre une religion et une autre religion, une idéologie contre une autre idéologie, le Nord contre le Sud ... Alors que nous sommes sur une petite planète limitée qu'il faudrait traiter comme une oasis de vie commune et gérer, comme on l'a évoqué d'ailleurs... La gestion de cette planète doit être inspirée non pas par ce système dualiste, mais par un système de relations solidaires qui transcende les principes simplement instaurés par les institutions et les structures, mais qui va vers l'interpellation de la conscience individuelle. C'est la fédération de toutes les consciences individuelles qui sauvera l'humanité. Ce ne sont pas les structures qui sauveront l'humanité... J'en suis absolument convaincu.

Donc, ça nécessite quoi ? Ça nécessite qu'il y ait un changement humain profond...

Pour qu'il y ait changement humain profond, il faut qu'il y ait changement de vision. Et pour qu'il y ait changement de vision, il faut changer de paradigme... Ce paradigme-là nous maintient dans une vision qui nous enlise dans un seul et même principe. Il faut de l'utopie... mais... l'utopie, ce n'est pas... Je pense que, quand vous avez démarré Songhai, vous étiez utopiste ! L'utopie , ce n'est pas la chimère... L'utopie, c'est le sentiment que quelque chose d'autre est possible... Alors, on fait rire pas mal de gens autour de soi, mais au bout d'un moment, on s'aperçoit... La science a toujours évolué par les utopies. Sans utopie, il n'y a pas d'évolution humaine. C'est parce que Bernard Palissy brûle tous ses meubles pour démontrer ceci ou cela... Quand des gens sont traités de fous parce qu'ils croient pouvoir voler... C'est parce qu'ils ont espéré voler que nous volons effectivement... L'utopie, c'est ce qui manque au monde d'aujourd'hui, pour sortir de l'enlissement d'une logique qui stérilise l'intelligence et qui nous fait rentrer dans une routine d'existence dont nous ne pouvons pas sortir. Cela ne peut pas se faire sans générosité. La générosité est le principe fondamental que l'humain peut générer et sur lequel nous pouvons vraiment construire le monde futur.

Q - Pour être concret , on a un peu vécu la même chose ce matin... On a un système global qui est utilisé maintenant par tout le monde depuis longtemps... Même les entrants nouveaux, les Chinois et les Indiens, font la même chose... Ça remet en cause les systèmes aveugles par rapport à cela... Les projets sur le terrain sont spécifiques, ils sont gérés et financés de manière individuelle... et on arrive à faire des choses avec de la générosité et un schéma gagnant / gagnant. Mais on est dans un monde qui marche à 90% sur le modèle dominant et non sur celui souhaité pour le futur... Comment s'y prendre ?

PR - J'ai oublié de spécifier qu'il faudrait réviser aussi ce qu'on appelle la richesse et la pauvreté. On ne considère comme richesse que ce qui est monnayable... On occulte les richesses non monnayables. Lors d'un radio trottoir, tout le monde répondrait que l'Afrique est pauvre, alors qu'elle est immensément riche... Il y a un arbitraire du modèle qui définit la richesse par le monétaire uniquement.

Les gens ont des savoirs, des savoir-faire, de la terre, de l'eau... Ce sont des richesses réelles. Je ne suis pas un simple théoricien. Je suis praticien. Ce que je dis, on l'a démontré. On n'est pas là pour brasser des théories générales mais pour dire « Il existe des solutions » : ces solutions ont les a appliquées on les a mises à l'épreuve des faits . J'ai écrit un livre : L'offrande au crépuscule. J'ai relaté l'expérience d'une autre développement. Nous avons eu recours à l'université de Milan « Science et biologie », pour déterminer les paramètres de notre système. Ce livre a été primé par le Ministère de l'Agriculture français : il relate l'expérience concrète d'une alternative susceptible d'être démultipliée et correspond à quelque chose de réaliste. Je ne suis pas dans le délire. Nous vivons depuis 40 ans dans une ferme, non viable selon les critères de l'agronomie classique... Pas d'eau, terre aride... Nous y avons élevé nos cinq enfants. Nous avons démontré qu'avec une approche différente intégrant les éléments de valeur ajoutée, d'optimisation... tous ces éléments permettant de créer un système Songhai en beaucoup plus petit, nous parvenons à des résultats économiques incontestables. Je suis là pour témoigner de réalités... que tout le monde peut venir visiter, contrôler, là où nous sommes, aussi bien au nord qu'au sud...

Q - Depuis quand existe votre association ? Comment évolue-t-elle ?

C'est l'émanation de tout un parcours de plus de 40 ans. J'ai été formateur en agro-écologie en France et dans les PVD et j'ai créé Gorum-Gorum avec le point Mulhouse qui desservait le Burkina, le Ciepad avec le CG de Montpellier et l'appui d'Edgar Pisani. Nous sommes aujourd'hui à Terre et Humanisme qui a 10 ans d'existence et mène des programmes dans plusieurs pays, le Niger, le Mali, le Maroc, le Burkina, bientôt l'Europe de l'Est. L'agro-écologie alternative est crédible et réaliste. Nous sommes sollicités de plus en plus... A Lablachère en Ardèche, au Mas de Beaulieu, nous travaillons sur des techniques écologiques, nous formons des Européens, nous menons des programmes internationaux, pour la sauvegarde de la biodiversité. Nous avons une philosophie qui sous-tend tout cela, un mouvement politique avec des comités nationaux, « oasis en tout lieu », constitution de groupes sociaux pour survivre ensemble... Il faut venir voir...

Q - Vous avez montré le développement formidable de vos centres. Il faut penser développement économique. Mais il faut penser que l'être humain n'est pas seulement matériel : c'est aussi un être spirituel... La pauvreté n'est pas mal en soi. Des gens sont matériellement pauvres... En Asie aussi... Au Népal, en Mongolie... Des peuples sont encore plus pauvres qu'en Afrique. Les conditions climatiques sont beaucoup plus dures, mais nous ne voyons pas la souffrance à cause de la pauvreté. Ce qui est plus dévastateur, c'est le mépris de soi. Quand l'individu a un ressenti de souffrir de la pauvreté, c'est cela le vrai problème. Pensez à développer l'aspect économique, mais aussi développez vos propres valeurs, l'identité culturelle africaine. A partir de là, il y aura la fierté d'être africain qui engendrera un levier pour aller plus loin, vers l'éthique de travail...

R - J'ai présenté deux aspects : le côté non matériel et le côté matériel. Comme les oiseaux qui marchent. La pauvreté physique est parfois un résultat de la pauvreté spirituelle et morale. A Songhai, on essaie de corriger cela. On essaie de rattraper l'être... A Songhai, on a commencé avec cette réparation de l'identité : à partir de là, tout est possible. A Songhai, nous avons cinq capitaux de l'être : le capital environnemental, le capital humain spirituel et social, le capital informationnel, le capital technique et le capital financier. Si vous n'avez pas les quatre capitaux de base, vous mettez de l'argent pour rien : il y a érosion, comme dans la terre sablonneuse. C'est pour cela que ça marche à Songhai. On a mis l'accent sur la culture, la fierté de l'homme. L'homme n'a plus peur... Il commence à créer, parce qu'il s'est retrouvé. Trois comptables sont en prison pour avoir volé 3000 francs... Pour marquer le point. Il y a une réparation humaine, morale, spirituelle. On ne peut pas réparer le cœur. Il faut que l'homme soit « fertile ». Il peut absorber sélectivement, même si la coopération n'est pas bonne. Il peut être « au volant des choses » et profiter de ce qui va passer. On ne peut plus se plier tout le temps...

PB - Pourquoi cela ne se généralise pas ?

R- Il faut respecter la période de gestation. On a commencé il n'y a pas longtemps. En Afrique du sud, en Zambie... Mais les journalistes ne parlent pas de ce qui va bien. Si on tuait des gens à Songhai, on en parlerait... On ne peut pas forcer les gens à parler. Il faut respecter le temps de

gestation. On ne peut pas photocopier le processus. La présidente élue du Liberia m'a téléphoné et m'a attrapé... 4 chefs d'Etat sont passés et ont dit la même chose. Mais on ne peut pas photocopier... Il faut prendre les gens, les former, changer les mentalités... On a fait des dégâts pendant 50 ans. On ne peut pas réparer instantanément. On peut réparer petit à petit, avec le cœur, avec l'espritIl faut préserver le processus. On ne peut pas le pousser. Il y a une mentalité qui change : « C'est bon de travailler avec son frère ». L'expression « à moi » devient « à moi aussi », pour nous tous : ce qui m'appartient peut t'appartenir aussi, si tu en as besoin : l'ambiance est créée. Ca commence à se multiplier, mais ca va prendre le temps.

Q- Que pensez-vous de la multiplicité de toutes les associations qui se créent ?

R- Il y a des pièges d'argent... Il y a beaucoup de « pâturages » en Afrique : Sida, féminisme... Parfois ça bloque la route, mais des ONG, des petites associations éphémères font un travail extraordinaire. Des associations qui travaillent avec le cœur soutiennent les logiques intérieures... On voit le résultat... Il y a du bon et du mauvais... On ne peut rien faire.

- Il y a une sur-représentativité de la société dite civile en Afrique aujourd'hui. Parce que la communauté internationale ne voudrait plus avoir comme seul partenaire le pouvoir étatique... Il faut une ouverture avec tout ce qu'il y a en dessous. Les interlocuteurs sont fort nombreux... Comment faire le tri ? S'il n'y a pas une expérience de vécu avec des résultats... Il appartient aux Occidentaux de ne pas prendre comme interlocuteur le premier venu... Le travail doit se faire des deux côtés, je crois.

- Au Burkina Faso, objectivement, l'apport de la coopération décentralisée et des ONG a suscité un éveil et un sentiment de devoir de développement au sein des populations à la base. Le modèle administratif de l'Etat en Afrique n'est pas un modèle de proximité qui intègre a priori la population. Il a fallu des expériences comme celles-là pour que la population sache qu'elle a le devoir aussi de faire quelque chose elle-même. Les associations qui construisent une école ici, une infirmerie là-bas... ça interpelle la conscience de la population et, en même temps, celle des gouvernants, des autorités politiques locales et nationales... Nous sommes dans une situation où, là où une association - locale ou étrangère - est passée pour réaliser quelque chose, les autorités s'empressent de l'entretenir, en concert avec la population, ou de la compléter avec une réalisation secondaire. Ce qu'on déplore, souvent, c'est que beaucoup de gens ne comprennent pas. Il faut éviter les investissements qui ne seront pas appropriés par la suite, maîtrisés par la population. Il faudrait faire en sorte que ce que vous apportez, comme on plante une graine sur le sol africain, ait pour premier élément d'attention celui pour qui vous avez fait le travail, pour pérenniser, pour changer, pour construire utilement. C'est le constat que nous faisons dans notre pays. Il y a pléthore d'associations et d'ONG mais il y a des domaines où, quel que soit le nombre d'acteurs, les problèmes ne seront jamais résolus et d'autres où il va falloir penser à spécifier. Du point de vue juridique, c'est la spécificité de l'objet qui est déterminante. Une même association qui œuvre aujourd'hui pour les orphelins s'occupera demain du riz fluvial... Toutes les associations se disent pour les droits de l'homme, c'est bien, parce que tout ce que l'homme fait d'utile contribue aux droits de l'homme... Mais cela peut construire un gouffre ou des barrières qui empêchent de voir de manière éclairée les attentes réelles en matière de développement. Cependant, c'est bien aussi : ça éveille les consciences... Ca interpelle nos autorités... à faire quelque chose selon leur pouvoir propre.